

chrétienne, parvenue à son apogée au siècle de saint Louis et d'Innocent III, perdait-elle chaque jour de sa force et de son unité dans des guerres intestines qui devenaient pour elle autant de causes de division et d'affaiblissement.

“ Or, pendant que ces drames de l'histoire se déroulaient sur la scène du monde, loin du bruit des camps et de l'agitation des cours, il s'écoulait aux lieux où nous sommes une de ces vies que la solitude couvre de silence et d'obscurité, mais dont l'éclat surnaturel n'en reluit que davantage au regard de Dieu. Un pauvre enfant s'y était retiré, à la mort de son père et de sa mère, pour y vivre de prières et d'austérités. Un tronc de chêne pour abri, la terre nue pour lit de repos, une fontaine pour y tremper son pain mendié de porte en porte, c'est à quoi se réduisait l'ermitage de l'orphelin de Kerbriand. Oh ! pour lui, il n'y avait ni Blois ni Montfort, ni Jeanne de Penthievre, ni Jeanne de Flandre : son cœur montait plus haut, absorbé qu'il était dans une passion surhumaine. Était-ce manque de culture, ou bien son esprit détaché de la terre n'avait-il pu s'ouvrir à d'autres préoccupations ? Le fait est que toute sa science se résumait en deux mots. Ces mots, dans lesquels son âme passait tout entière il les disait le jour, il les redisait la nuit ; et à l'entendre répéter sans cesse *Ave Maria*, le monde traitait de fou le pauvre Salaün. Quarante années se passèrent de la sorte, entre les mépris de la foule et la salutation ininterrompue de cet ange d'innocence et de pureté. Puis vint un jour où le dernier *Ave Maria* expira sur les lèvres de l'humble solitaire ; des mains pieuses l'ensevelirent au pied de son chêne, à quelques pas de sa fontaine préférée, simplement et sans le moindre appareil, tant il y avait lieu de penser qu'un éternel oubli allait passer sur cette tombe obscure et ignorée de tous.

“ Mais, ô triomphe de l'humanité ! ô bonté toute-puissante de la Vierge Marie ! A quelque temps de là, qu'est-ce que je vois ! et qu'est-ce que j'entends ! Non, l'*Ave Maria* ne s'était pas éteint sur les lèvres de l'ermite expirant : le voilà qui sort de sa bouche et de son cœur comme un refrain d'outre-tombe, gravé en lettres d'or dans le calice d'une fleur, emblème miraculeuse de tant de candeur et de simplicité.

“ Cet *Ave Maria* de Salaün, la Bretagne tout entière viendra le redire sur son tombeau fleurdelisé. Là viendront les rois et les princes de la terre, depuis Jean IV de Bretagne jusqu'à François Ier de France, et ils tiendront à honneur d'incliner leur sceptre devant l'image de ce mendiant. Là viendront sur les pas d'Anne de Bretagne, toutes ces familles illustrées par le conseil et par l'épée, et de leurs armoiries rassemblées autour de celui qui avait été le rebut et la balayure du monde, ils lui formeront un blason incomparable de gloire et de noblesse. Là viendront se rencontrer pour la première fois, sur la tombe de cet enfant du peuple, l'hermine de Bretagne et le lys de France, et cette alliance imprévue sera le signe prophétique de l'union qui se fera définitivement un siècle plus tard. Là viendront les évêques de Léon, à la suite de Guillaume de Rochefort,